

23 125

JEAN CLAPARÈDE

JACQUES GAMELIN

Directeur des Ecoles de la Société des Beaux-Arts
de Montpellier

(Novembre 1780 - Octobre 1783)



Extrait des Actes du Congrès Régional des Fédérations
Historiques de Languedoc, (Carcassonne, Mai 1952).

Sm 38237

23.125

JACQUES GAMELIN,
Directeur des Ecoles de la Société des Beaux-Arts
de Montpellier
(Novembre 1780 - Octobre 1783)

Les deux périodes les moins connues de la vie du peintre Jacques Gamelin (Carcassonne 1738-1803) sont certainement les années qu'il passa à Rome et, dans la suite, à un tournant critique de sa carrière, le séjour qu'il fit à Montpellier, en qualité de directeur des Ecoles de la Société des Beaux-Arts.

**

Né de parents tourangeaux, Gamelin entre en qualité de petit employé dans les bureaux d'un négociant de Toulouse, Nicolas-Joseph Marcassus, baron de Puymaurin, héritier de deux manufactures royales de drap, personnage considérable dont le nom, inscrit dans l'histoire économique de la Province, l'est aussi dans son histoire artistique.

Puymaurin, membre des Académies des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse et de Nîmes, participe, en 1746, à la création de la Société des Beaux-Arts de Toulouse, en 1750 à la transformation de cette Société en l'Académie Royale de Peinture, Sculpture et Architecture, patronnée et subventionnée par les Etats de Languedoc (1). En 1779, il apparaît au nombre des Associés fondateurs de la Société des Beaux-Arts de Montpellier.

Ce mécène avait réuni en l'Hôtel d'Assezat un des cabinets d'art les plus importants de Toulouse. A partir de 1751, il envoya à l'Exposition publique annuelle, au « Salon » de cette ville, des tableaux de sa collection.

Gamelin, employé dans les bureaux du grand négociant, s'acquitta de ses fonctions avec assez de fantaisie pour inciter le baron à lui permettre de suivre sa véritable vocation, la carrière des arts. Le jeune homme trouvait en Puymaurin un protecteur éclairé, un ami vrai, dont le concours financier lui permit d'entrer à l'Académie de Toulouse. .

Elève de Rivalz et de Labat de Savignac, Gamelin se distingua suffisamment par son travail pour que Puymaurin l'invitât à poursui-



X

vre ses études à l'Académie Royale de Paris. Il n'y réussit qu'à demi. A l'âge de 26 ans, en 1764, il concourut pour le grand prix, ne put l'obtenir, mais l'aide de son protecteur ne se démentit pas : Puymaurin l'envoya tenter sa chance à Rome.

Gamelin y fit son chemin. Elève à l'Académie de Saint-Luc, il remporta le prix du modèle vivant et fut nommé professeur à l'Académie en 1771. Devenu le peintre du pape Clément XIV, le carcassonnais était sur la voie de la réussite quand sa carrière romaine fut brisée : la maladie de son père le rappela dans sa ville natale.

Grâce à la petite fortune héritée de son père, Gamelin, reconnaissant, s'acquitta de sa dette envers Puymaurin et vola de ses propres ailes.

Le peintre eût pu gagner Paris où l'appelait David; il n'en fit rien. Installé à Toulouse, il préféra se livrer à la grande entreprise de sa vie, l'exécution du texte et des planches d'un monumental *Recueil d'Ostéologie et de Myologie*. L'énorme ouvrage qui révélait l'aspect le plus original de l'art de Gamelin, un fantastique prégoyesque, ne se vendit pas. L'auteur avait tout misé sur le succès; il se trouva ruiné, à l'âge de 42 ans.

Dans ces graves circonstances, Puymaurin, toujours attentif aux difficultés de son protégé et qui devait d'autant plus ressentir son échec que le *Recueil d'Ostéologie* lui était dédié, tira Gamelin d'affaire, une fois de plus, en mettant son nom en avant pour la direction des Ecoles des Beaux-Arts de Montpellier.



La Société des Beaux-Arts de Montpellier venait d'être créée sur le modèle de l'Académie Royale de Toulouse, par quelques grands seigneurs (2), de notables bourgeois, amateurs et collectionneurs éclairés.

Cette « Académie des Arts » s'était donnée pour tâche essentielle, dès sa création, l'organisation des Ecoles de Dessin.

Les quatre « écoles » — c'est-à-dire les quatre classes — venaient d'être installées dans quelques salles d'un grand bâtiment déjà vétuste, le « Collège des ci-devant Jésuites » devenu un Collège fonctionnant sous la direction de maîtres pris dans le clergé séculier. Ces classes : des Principes, des Académies d'après le Dessin, de Ronde Bosse, du Modèle vivant et d'Architecture, avaient déjà leurs professeurs choisis parmi les peintres, sculpteurs et architectes de Montpellier; il ne manquait plus à l'Ecole qu'un directeur.



Le registre des séances et délibérations de la Société (3) nous apprend que le 26 novembre 1780, « MM. les Associés fondateurs s'étant assemblés, M. le Vicomte de Saint-Priest (intendant de Languedoc) président, a dit que M. Gamelin, peintre résidant à Toulouse, d'une réputation aussi connue que méritée, auquel la Société avait écrit depuis quelque temps pour lui offrir la place de Directeur des Ecoles de Dessin, aux appointements de 1.000 livres par an, était arrivé depuis plusieurs jours ».

La nomination du directeur avait provoqué un petit drame. Sur le champ, MM. Coustou et Viala, professeurs de dessin, avaient remercié la Société et s'étaient retirés. Deux autres professeurs, MM. Journet, sculpteur, et Vanderburch, peintre, n'allaient pas tarder à les suivre.

Pourquoi ce mécontentement, cette retraite ?

La cause tenait aux circonstances récentes, pour nous passablement obscures, qui avaient présidé à la fondation de l'Académie. Il paraît bien que le moins satisfait des maîtres était le peintre Jean Coustou, petit neveu des sculpteurs de ce nom, ami de Vien. L'initiative de la création de l'Académie était venue de lui, mais une conception plus ample avait prévalu et dépassé ses vues; la nouvelle institution avait été placée sous la protection des Etats de Languedoc. Supplanté par Gamelin, le vieux montpelliérain ne souffrait pas d'être subordonné au toulousain, alors que lui Coustou, pensait avoir tous les titres à assumer la direction des Ecoles.

Dès son arrivée, voilà Gamelin obligé d'entrer en fonctions, « même qu'il eût été installé dans sa place et que l'assemblée eût délibéré sur sa réception ». M. de Saint-Priest « le présentait donc à l'Assemblée pour être agréé; il ne doutait pas que le zèle, les soins et l'attention suivie qu'il mettrait dans la direction des Ecoles, secondée par ses talents, ne contribuassent beaucoup au soutien et aux progrès d'un établissement dont le public reconnaissait déjà tout l'avantage ». « M. Gamelin ayant été agréé par l'Assemblée, il la remercie et a pris sa place ». Il s'agissait d'une place fixe; elle lui était assignée sur la proposition de Saint-Priest qui fit remarquer qu'il devait en avoir une distincte en qualité de Directeur. « Il a été délibéré qu'il serait placé au bas bout du bureau et vis à vis de M. le Président ». Seuls, le Président, le Modérateur et le Directeur occupaient une place fixe dans l'Assemblée mais le dernier ne signait pas aux délibérations.



A vrai dire, le sort fait au directeur n'était guère enviable et ne pouvait faire illusion. Attendait-on de Gamelin qu'il remplaçât à lui seul la plupart des professeurs ? Si le comité nourrissait une telle

prétention, elle était excessive et fut aussitôt déjouée. Le peintre, estimant trop lourde la charge qui lui incombait, réclama au cours de la même séance un adjoint qui « sous sa direction et suivant sa manière et ses principes (put) non seulement professer, corriger et classer des parties séparées et des académies mais encore le suppléer pour les autres premières classes... »

L'Assemblée se rendit à ses raisons et le chargea de se procurer un sujet capable. Gamelin répondit qu'un de ses anciens élèves était apte à remplir les instructions de la Société. Il fut autorisé à lui écrire. C'est ainsi que le peintre Borely devint l'adjoint du directeur.

On s'arrêta aux modalités financières suivantes : Gamelin toucherait 1.600 livres par an et payerait lui-même son adjoint auquel il remettrait 600 livres (4).

Il n'est pas certain que l'avantage en nature d'un logement s'ajoutât à ces modestes appointements.

Lors de la séance du 26 novembre 1780, il fut question de procurer un atelier au nouveau directeur. L'on décida qu'il s'installerait « en haut de la maison du Collège ». L'emplacement offrait l'avantage d'un bel éclairage mais, en cas de pluie, toute l'eau n'était pas évacuée par les beaux mascarons de la corniche du XVII^e siècle. Les gouttières devaient rendre le local peu habitable. Ordre fut donné d'y faire les réparations nécessaires. Il était donc question d'un atelier, non pas d'un logement — à moins que l'atelier n'en tint lieu.



Voici Gamelin en place. Borely s'occupait des classes élémentaires, corrigeait les classes des Principes et des Académies; le Directeur régentaient la salle de la Ronde Bosse et celle du Modèle vivant.

Nous pouvons l'imaginer, affichant les planches, posant les plâtres fournis par Fontanel, économiste des Ecoles, ou installant le modèle vivant sur sa table tournante tandis que commençait à s'écouler le sablier de la pose de deux heures.

Les archives ne nous renseignent guère sur les conseils dont bénéficièrent ses élèves. Nous savons seulement que l'ancien professeur de l'Académie de Saint-Luc et l'auteur du décevant *Recueil d'Ostéologie*, mit à profit son séjour dans une des capitales de la Médecine, pour assurer à ses disciples une meilleure connaissance de l'anatomie.

L'étude de l'anatomie extérieure appliquée aux Beaux-Arts qui passait pour une condition essentielle de la perfection du dessin, connaissait alors une singulière faveur. Avant même l'arrivée de Gamelin, la Société s'était procurée par l'intermédiaire de Fontanel un plâtre du « modèle de l'enseignement anatomique pour les Arts », le *Grand*

Ecorché de Houdon. Le sculpteur en avait envoyé un exemplaire à Toulouse. L'Académie de Montpellier acquit le sien pour 300 livres (5).

L'important toutefois, aux yeux de Gamelin, était d'éviter aux élèves l'imitation servile des modèles. Le directeur trouva une oreille complaisante en la personne de l'abbé de Montessus, ancien vicaire général de Montauban, chanoine de la Cathédrale de Montpellier et Modérateur de l'Académie. Ce personnage s'adonnait à la miniature, dessinait des académies, était féru d'anatomie.

Lors de la séance du 26 juin 1782, M. l'abbé de Montessus prit la parole : « L'Assemblée du Comité ayant cru nécessaire pour donner aux élèves de la classe du Modèle vivant, une véritable connaissance de l'anatomie extérieure, telle que l'ostéologie et la myologie, de prier M. Amoureux, médecin et M. Méjean, chirurgien, qui avaient acquis en ce genre de très grandes connaissances, de dérober dans la semaine quelques heures à leurs occupations pour faire des démonstrations à ces élèves, il proposait, ainsi qu'il avait été déterminé par le Comité, de les en prier et de vouloir bien leur donner, dans la Société, une place d'Associés honoraires ».

Ainsi compris, l'enseignement montpelliérain du dessin — grâce à Gamelin — était loin de retarder sur les règlements élaborés par la Direction des Bâtiments du Roi.



Imaginons Gamelin honoré par le succès de ses élèves, lors des distributions des prix, fixées aux environs du jour de l'an. Le directeur entre dans la salle de la Bibliothèque illuminée où le *Portrait du Maréchal Duc de Biron* a été placé sous un dais. Les invités de marque, en robe de cérémonie, accueillis selon un minutieux protocole, sont introduits. Autour d'eux, les gardes du maréchal-duc « forment la ceinture », les séparant des parents et des élèves. L'Assemblée subit le discours d'usage. Nous ignorerons toujours ce que Gamelin pense « des conditions de la perfection dans la pratique des Beaux-Arts », sa réponse intérieure à la question « le génie proprement dit est-il nécessaire aux artistes », son opinion « sur l'influence des Beaux-Arts sur le bonheur des hommes ». Il entend la lecture du palmarès, assiste à la remise des beaux livres, des médailles d'or, d'argent et des couronnes de laurier, entrecoupée par les accents de « la symphonie », la musique du Régiment du Maine.

La transcription des palmarès sur le Registre ou le journal nous vaut de connaître les noms des élèves méritants formés par Gamelin. Il faut constater que la postérité n'a pas retenu les noms de la plupart de ces lauréats : Izard et Perrin cadet, Blanchard et Armelin, non plus que celui du milanais Tonna (6) qui reçut en 1783 une médaille d'or,

le prix de la salle du Modèle vivant, pour une Académie faite d'après nature. Le seul élève de Gamelin, promis à une certaine illustration, n'obtint que deux accessits dans la salle du Modèle vivant; ce fut François-Xavier Fabre. Ce dernier garda le souvenir de son maître, au moins sous la forme de deux dessins : *Le Déluge* (sépia et aquarelle) et *Une Bataille* (rehaussé de blanc sur papier bleu), par lui légués en 1837 au Musée qui porte son nom (7).

*

En dehors de sa direction, Gamelin n'oubliait pas ses travaux personnels. Nous verrons même bientôt qu'il leur fit trop belle part au gré de MM. de l'Académie, dans la mesure où il accepta d'importantes commandes à Narbonne et à Carcassonne. Ces créations sont connues pour la plupart. Il œuvra également à Montpellier mais, si cette ville conserve nombre de peintures et de dessins de sa main (8), Gamelin s'en est trop souvent évadé pour que l'on puisse, même lorsque ces œuvres sont datées, considérer Montpellier comme le lieu de leur exécution, en dehors de cas tout à fait précis.

Parmi ces exceptions, notons la mention expresse, telle celle qui figure au dos d'une grande composition tirée de l'Iliade : *Les deux Ajax défendant le corps de Patrocle contre les efforts des Troyens*, que Gamelin remit à Fontanel, peu de temps après son arrivée, pour le Salon de 1780 (9).

Le portrait d'une personnalité montpelliéraine — telle la miniature représentant Fontanel — doit être évidemment compris parmi les œuvres qui ont vu le jour dans notre ville (10).

Il en est de même pour divers travaux de décoration bien localisés. L'on sait que Gamelin peignit à Montpellier des *Salons de Café* (11) et qu'il exécuta un groupe important de compositions pour la salle à manger de l'Hôtel du Nord, plus tard Hôtel Nevet, sur la Place de la Comédie. Deux peintures en hauteur représentaient « *Des batailles dont les sujets ont été pris dans l'antiquité* », thèmes familiers à Gamelin dont l'Iliade paraît avoir été la lecture favorite. Les deux autres panneaux représentaient « *Des batailles sous Louis XIV* ». Gamelin, peintre de combats dans la lignée de Courtois, de Parrocel ou de Casanova, excellait dans la figuration des « belles actions » livrées sous l'uniforme du grand siècle. Il n'est donc pas surprenant que ces deux scènes de combat modernes aient été jugées supérieures à leurs pendants à l'Antique. Lors de la destruction de l'Hôtel Nevet les héritiers du propriétaire se partagèrent les peintures; nous ne savons pas qu'il est advenu d'elles (12).

Les vacances ramenaient Gamelin dans la région audoise, mais, hors des périodes de congé, il éprouva aussi le désir de changer d'horizon.

Dès 1781, le 7 décembre, on signale un éclipsé du directeur; il s'est rendu à Marseille.

Au bout de deux ans, les choses se gâtèrent.

Le 10 octobre 1782, l'abbé de Montessus expliqua à l'Assemblée la raison pour laquelle l'ouverture des classes n'avait pu avoir lieu le 1^{er} octobre. M. Gamelin a indument prolongé ses vacances; il est absent de Montpellier, de même que son adjoint Borely. La réouverture est prescrite mais il est décidé « qu'on écrirait à M. Gamelin pour le prier de venir le plus tôt possible, sa présence étant ici nécessaire pour diriger la salle de la Ronde Bosse et celle du Modèle vivant ».

Un mois plus tard, le 14 novembre, le Modérateur se fâche. « Le Sr Gamelin était parti depuis quelques jours pour Narbonne, sans demander l'agrément de la Société; il était venu seulement l'en informer la veille de son départ, dans le moment où il n'était pas possible de l'engager à différer son voyage jusques au temps où les élèves auraient concouru pour les prix et que sa présence était moins nécessaire; il (le Modérateur) ne peut néanmoins dissimuler à l'Assemblée que ce procédé mérite quelque répréhension, le Sr Gamelin ayant prolongé sans aucune permission les vacances ordinaires en s'absentant maintenant sans aucun agrément ».

Il fut décidé qu'une Assemblée générale serait convoquée au retour du peintre. « M. le Modérateur a été autorisé à lui faire à ce sujet telles représentations qu'il jugerait convenables et qu'il croirait nécessaires pour lui faire reconnaître combien sa conduite était, à l'égard de la Société, peu honnête... »

Il n'y eut pas d'Assemblée générale. La séance suivante, le 22 déc. 1782 fut consacrée à tout autre objet qu'à l'examen du cas Gamelin, ce qui ne veut pas dire que le Directeur ait esquivé, à son retour, les remontrances du Modérateur. Quoiqu'il en soit, tout ne tarda pas à rentrer en ordre. Le 26 décembre, Gamelin revenu, mettait sous le sceau les dessins pour les prix, en présence des commissaires.

Un nouvel ennui survint : Borely remettait sa démission et partait pour Rome. « Toutefois, il avait proposé pour le remplacer le Sr Lapeyne qui avait remporté le premier prix de dessin à Toulouse et ce dernier offrait à faire venir de Nîmes un sculpteur de ses amis qui pourrait faire modeler et professer les différentes classes de dessin conjointement avec lui Lapeyne, en cas d'absence, de maladie ou autrement de M. Gamelin, Directeur, ou même de l'un d'eux s'il était nécessaire ». Il en fut ainsi décidé.

Cet arrangement tint jusqu'en octobre 1783 mais, lors de la réouverture des classes, le directeur demanda sa retraite. Avant de partir pour Narbonne et afin de ne pas laisser la Société dans l'embarras, il lui proposa comme remplaçant le Sr Joseph Roque, peintre à Toulouse et, comme Gamelin, ancien élève de l'Académie de cette ville. Il écrivait, d'autre part, à M. de Puymaurin « pour le prier de tâcher d'engager cet artiste de prendre cette place et de traiter avec lui pour ses émoluments » mais les pourparlers traînèrent car « le Sr Roque demandait un traitement au-dessus de celui qu'on faisait au Sr Gamelin », soit 2.000 livres, logement en plus. Deux mois après le départ de Gamelin rien n'avait été déterminé à ce sujet. Finalement les exigences de Roque furent satisfaites. L'Académie recevait un directeur et, une fois de plus, M. de Puymaurin casait un de ses protégés, d'une valeur au demeurant peu discutable, le futur maître de M. Ingres (13).

Il est facile d'expliquer les raisons du départ de Gamelin.

Depuis longtemps, le directeur subissait l'attraction de sa ville natale et de sa région. Attraction de sentiment. Attraction matérielle aussi. De là venaient les plus importantes commandes. En 1783, le peintre travaille pour les Pénitents blancs et les Pénitents bleus de Narbonne. En plus de ces grandes peintures religieuses, ses trois années de séjour montpelliérain ne l'empêchèrent pas d'exécuter en pays audois ou toulousain bon nombre de peintures plus réduites ou de beaux dessins au lavis rehaussés de gouache : scènes historiques, batailles, tableaux de genre ou portraits (14).

Le prix de ces travaux venait très opportunément s'ajouter au traitement modique octroyé par la Société des Beaux-Arts; en 1783, le peintre gêné ne le touchait plus que par acomptes.

L'état précaire de la Société et des Ecoles put également influencer sur la décision de Gamelin.

Progressivement, l'Académie déclinait, en dépit des efforts de Puymaurin, du marquis de Montferrier, de M. de Joubert, de l'évêque de Montpellier et de Fontanel.

Médiocrement encouragée, l'institution fut toujours chichement pourvue. Pour acquitter ses dettes, elle devait se résoudre aux plus absurdes et inopérants sacrifices. Le 26 juin 1782, en présence de Gamelin, l'Assemblée décidait de vendre les poêles, sous le prétexte que les lampes suffiraient au chauffage des salles. Plus tard, c'est l'éclairage même qu'il fallut réduire. Ces difficultés eurent leur contre-coup immédiat au sein du Comité directeur qui dut être remanié.

La situation faite au directeur, comme aux professeurs ne leur

permettait d'accepter leurs places qu'à titre de postes d'attente. Une trop maigre rétribution stimulait leur humeur vagabonde car l'instabilité n'était pas le fait du seul Gamelin; ses adjoints Borely et Lapeyne ne se fixèrent pas davantage. Il en fut de même pour Roque qui eut en 1786 les plus graves démêlés avec l'abbé de Montessus, donna sa démission et s'en alla en claquant les portes, après avoir écrit à la Société une lettre qui fut jugée « très indécente ».

Gamelin put constater les progrès de l'absentéisme chez les professeurs, notamment chez les architectes et aussi de la part des élèves, quoique l'on eut décidé, en 1782, de « dresser un catalogue des élèves » à l'entrée des classes et, en 1783, de remettre des jetons de présence, à leur arrivée.

Le directeur eut également à subir les effets d'une indiscipline persévérante.

Le 26 novembre 1781, il avoue qu'il ne peut tenir les écoles en mains. Quelques-uns des Associés-fondateurs sont invités « à maintenir le bon ordre, à veiller à l'exécution de la discipline et à y contenir les élèves ». Peine perdue. Bientôt, pour « faire respecter dans les classes le règlement, la décence, le silence », l'Assemblée priera à nouveau quelques membres du Comité de faire l'office de pions.

Il est aisé d'imaginer ce que put être l'efficacité de cette surveillance benévole et d'autant plus intermittente. Il va sans dire que le travail se ressentait du manque d'assiduité et de discipline.

L'année 1787 devait mettre un terme à cette décadence. Elle vit l'extinction de la Société des Beaux-Arts. Toutefois les Ecoles survécurent mais fondues par décision des Etats en l'Ecole des Arts, Ponts et Chaussées et, pendant la Révolution, intégrées, en l'An IV, par l'Ecole Centrale du Département.

Gamelin laissait à Montpellier des relations — et un ami, — en la personne d'Abraham Fontanel.

Ce personnage, bien que chargé des fonctions modestes de Garde des Plâtres, Estampes, Dessins et d'Econome de la Société des Beaux-Arts, était en fait le principal animateur de cette Société, l'organisateur presque exclusif des Salons de l'Académie.

Malgré la différence d'âge (Gamelin avait douze ans de plus que Fontanel), des affinités électives ne pouvaient qu'assurer l'entente du Directeur et du Garde des Dessins.

Tous deux étaient catholiques fervents. Sont de notoriété le caractère religieux d'une grande partie de l'œuvre de Gamelin, obsédée par les fins dernières, et la dignité de ce peintre du XVIII^e siècle qui, selon

le témoignage de son ami Coumes « ne prostitua jamais au vice son savant pinceau ».

L'un et l'autre étaient en rapports avec des confréries pénitentes. Fontanel est inscrit parmi les Pénitents bleus de Montpellier à partir de 1783; il leur légua son *Portrait* par Duplessis. On connaît les travaux de Gamelin pour les Pénitents gris de Toulouse, puis les Pénitents blancs et bleus de Narbonne.

D'autres liens les unissaient, ceux de la Philanthropie et de la Maçonnerie : Fontanel était compagnon d'une loge montpelliéraine; Gamelin était affilié à une loge narbonnaise.

Enfin, un même zèle, un même amour pour les Arts, les animaient tous les deux.

Au cours du séjour montpelliérain de Gamelin, les fonctions respectives du directeur et de l'économiste les mirent en fréquents rapports. Le registre des délibérations de l'Assemblée mentionne un service rendu, en 1782, par Gamelin à Fontanel. Ce dernier avait acheté une collection de plâtres destinés à la Salle de Ronde-bosse, pour la somme de 1000 livres qui dut être jugée trop élevée. Le directeur, consulté, « donna l'assurance que ce prix n'était pas excessif, eu égard à la beauté et à la bonté de ces modèles, qu'il paraissait difficile de trouver une occasion plus favorable pour les acquérir puisqu'on ne moulaient ces antiques à Rome que très difficilement et très rarement ». La Société se rangea à l'avis pertinent donné par l'ancien professeur de l'Académie de Saint-Luc.

C'est vers le même temps que fut exécuté par Gamelin un *Portrait de Fontanel*, vu de profil, miniature qui fut léguée au Musée Fabre par un petit-fils de l'antiquaire (15).

Pendant la Révolution, en 1793, la guerre devait provoquer entre eux une reprise de contact épistolaire. Ricardos forçait les Pyrénées. Gamelin, capitaine du génie de première classe, devint peintre de l'armée réunie au Camp du Boulou et on lui adjoignit son fils « pour l'aider à peindre les Actions mémorables de la Révolution, les victoires remportées par l'armée des Pyrénées-Orientales sur les satellites du despote castillan ». D'autre part, Antoine Fontanel, fils aîné du Garde des Dessins, combattait dans la même armée. Sans nouvelle de lui, le croyant prisonnier, Abraham Fontanel s'adressa à l'ancien Directeur et lui écrivit pour lui demander des nouvelles. De Narbonne, un dimanche de juin 1793, Gamelin lui en fit la promesse (16). Nous ne connaissons pas les résultats de son information. Un fait certain, c'est qu'Antoine Fontanel prit plus tard la suite du commerce d'antiquités de son père Abraham.

Ce dernier acheta ou fit acheter quelques œuvres de Gamelin. Il

paraît bien en avoir été ainsi pour la toile *Le Buveur et sa famille*, peinte en 1799 et qui fut la propriété de J. A. Renouvier, apparenté à Fontanel (17) et peut-être des dessins, *Un Combat*, *Le départ de l'Hôtellerie*, plus tard donnés au Musée Fabre par le Baron Lajard (18).

Pendant plusieurs années, le destin des deux amis garda un certain parallélisme. Gamelin devint professeur de Dessin à l'Ecole Centrale de l'Aude, en 1796, tandis que Fontanel, toujours économe, était désigné en qualité de conservateur de l'embryonnaire Museum National de Montpellier, fait de la réunion des collections de la Société des Beaux-Arts et des toiles confisquées par la Nation, dans le cadre de l'Ecole Centrale du Département.

A l'inverse de Gamelin qui joua un rôle politique dans les rangs des Sans-Culottes de Narbonne et multiplia les preuves de civisme (19), Fontanel se borna à donner des assurances de pure forme, ce qui ne l'empêcha pas d'être « fructidorisé » et de perdre sa place, le 17 frimaire An VI (7 décembre 1797).

Les rapports de Fontanel et de Gamelin furent indirectement entretenus par le mariage d'une fille du Carcassonnais avec le peintre lyonnais Etienne-Louis Advinent qui semble avoir longuement séjourné à Montpellier. Cet artiste, miniaturiste distingué, fit en 1797, le *Portrait de Madame Fontanel*, quelques mois avant la mort de son modèle. Le gendre de Gamelin devait donner plus tard une œuvre remarquable avec le *Portrait de Jean Bestieu*, successeur de Roque à la Direction des Ecoles, puis Conservateur du premier Musée Municipal de Montpellier (20).



Gamelin, mis en place par le baron de Puymaurin, mais attiré par l'Ouest de la Province, n'avait pas longtemps pris à cœur les intérêts de son Académie. Il n'était pas resté suffisamment à Montpellier — pas plus que ne le fit Roque, son successeur — pour que ce séjour eût fortement marqué sa carrière. Son nom devait s'attacher davantage à l'histoire de Narbonne, notamment par l'initiative de la création du Musée de cette ville, pour lequel il désigna, dès 1792, le prestigieux local de l'Archevêché.

D'autre part, les impulsions décisives qui menèrent à la constitution du premier Musée de Montpellier, furent le fait, non de montpelliérains de passage, comme Gamelin, mais de montpelliérains d'adoption ou de naissance, montpelliérains de cœur, tels que Fontanel, conservateur de l'éphémère Museum National et Bestieu, premier conservateur d'un Musée devenu Municipal et ouvert au public.

A quelque chose malheur est bon. Les avatars de l'Académie de Montpellier eurent au moins l'heureux effet de procurer, au moment opportun et dans des circonstances exceptionnelles, à deux grandes villes d'art du Midi, les hommes d'initiatives qui se trouvent à l'origine de deux des plus importants Musées du Languedoc.

Jean CLAPARÈDE.
(Montpellier.)

NOTES

- (1) Sur Gamelin cf. Julien Yché, Bulletin de la Société Archéologique de Narbonne, T. VIII, IX — H. David, J. Gamelin, Auch (1928). Catalogue de l'Exposition J. Gamelin 1738-1803. Musée Municipal, Carcassonne, 1938. Biographie du peintre par Mlle Mouton. Dès 1726, on trouve le nom de Puymaurin associé à la création de l'Ecole de Dessin de Toulouse.
- (2) Les archevêques de Narbonne et de Toulouse figuraient parmi les Associés fondateurs.
- (3) Bibliothèque Municipale de Montpellier, Ms 247.
- (4) Lorsque Gamelin s'absenta plus qu'il ne l'eût fallu, Borely fit valoir que, n'étant plus avec le Directeur, il convenait de lui payer ses appointements mois par mois. L'Assemblée, priée par le Modérateur, en décida ainsi. Gamelin toucha le 24 mai 1780, le 14 septembre 1781, le 30 avril 1782, à chaque reprise, 800 livres; le 5 août 1782, 600 livres. En 1783, il fut payé trimestriellement et, pour les trois derniers trimestres, par acompte. Quand Lapeyne succéda à Borely, en qualité d'adjoint, Gamelin toucha pour lui, conformément à l'arrangement initialement convenu.
- (5) J. Claparède, J.-C. Houdon et la Société des Beaux-Arts de Montpellier, 1779-1784 (à paraître).
- (6) Une œuvre honorable de ce peintre figure dans une collection particulière de Montpellier.
- (7) Musée Fabre, n° 837-1-197 et 837-1-1140
- (8) Cf. le Catalogue en appendice.
- (9) Musée Fabre, n° 895-7-88.
- (10) Musée Fabre, n° 877-1-9.
- (11) Julien Yché, Projet d'une étude sur Gamelin.
- (12) Id, op. cit.
- (13) En 1789. Puymaurin devait envoyer une toile de Roque « Portrait d'une jeune demoiselle », au Salon de Toulouse.
- (14) 1781 : **Achille traîne le cadavre d'Hector**. Lavis rehaussé de gouache sur papier bleu. H. 0,61 L. 0,97. Signé en bas, à droite; Gamelin Inv. Fec. 1781 - Toulouse, Musée des Augustins. — **Ulysse tue les prétendants de Pénélope**. Lavis rehaussé de gouache sur papier bleu. H. 0,61 L. 0,97. Signé, en bas, à droite: Gamelin, 1781. — **Le Buveur Flamand**, B. H. 0,22, L. 0,17. Signé en bas, à droite: J. Gamelin px 1781. — Coll. Cros, Carcassonne. 1782 : **Portrait de M. Antoine Albert**, T. H. 1,40, L. 0,78. Signé en bas, à gauche: Gamelin pinx 1782. Coll. Peyronnet, Carcassonne. — **Les deux personnages**. Dessin à la sépia H. 0,36 L. 0,27. Musée de Perpignan. Nous ne comprenons pas dans cette énumération les œuvres datées 1783 qui ont pu être exécutées après le retour définitif de Gamelin en pays audois.

- (15) Cf. supra, note 10.
- (16) Bibliothèque Municipale de Carcassonne.
- (17) Musée Fabre, n° 830-5.
- (18) Musée Fabre, n° 838-7-1, 838-7-2. Ces dessins, de même que la gravure qui figura dans le Cabinet de M. d'Aigrefeuille, pouvaient toutefois avoir été directement achetées à Gamelin ou avoir été données par lui à des montpelliérains de sa connaissance.
- (19) Un de ses fils était particulièrement gagné aux idées nouvelles. En 1791. Gamelin gravait son portrait accompagné de cette légende: « Louis Gamelin, démocrate enragé, âgé de 13 ans - que sera-t-il à 20 ? » (Loys Delteil).
- (20) Musée Fabre, n° 877-1-II et 02-8-3.

CATALOGUE SUCCINCT DES ŒUVRES DE GAMELIN
EXECUTEES A MONTPELLIER OU EXPOSEES, CONSERVEES,
PASSEES EN VENTE DANS LA MEME VILLE.

A. — PEINTURES.

- Compositions** pour des Salons de Café (disparues).
- Bataille** (sujet antique) (disparue).
Composition en hauteur, peinte pour la salle à manger de l'Hôtel du Nord, dans la suite, Hôtel Nevet.
- Bataille** (sujet antique) (disparue).
Pendant de la composition précédente.
- Bataille sous Louis XIV** (disparue).
Composition en hauteur, peinte pour la salle à manger de l'Hôtel du Nord.
- Bataille sous Louis XIV** (disparue).
Pendant de la composition précédente.
- Tête de vieillard d'après nature** (disparue).
Pastel. Salon de Montpellier, 1784, n° 70.
- L'ombre de Patrocle apparaît à Achille endormi**.
T. H. 0,64 L. 0,74. Signé et daté dans le bas, vers la droite: Gamelin F 1780. Musée Fabre, n° 50-1-1.
- Portrait d'Abraham Fontanel**.
Miniature - Diam. 0,07. Signé au dos « Peint par Gamelin ».
Legs A.C. Fages, petit-fils de Fontanel. Musée Fabre, n° 877-1-9.
- Le Buveur et sa famille**.
T. H. 0,26, L. 0,36. Signé et daté: Gamelin, An 7, R (1799).
Donné par J. A. Renouvier, parent de Fontanel, au Musée Fabre avant 1830. n° 830-5.
- Choc de cavalerie** (nocturne).
T. Coll. part. Montpellier.
- Saint Jérôme retiré dans le désert entendant l'Ange de la Mort qui lui annonce le jugement dernier**.
T. signé: Gamelin.
Passée en vente à Montpellier en 1947.
- Portrait d'enfant**.
T. (non signée).
En vente à Montpellier, 1951.

B. — DESSINS.

Les deux Ajax défendant le corps de Patrocle contre les efforts des Troyens.
(Iliade, Liv. XVII).

Dessin au lavis, rehaussé de blanc sur papier bleuté. H. 0,47 L. 0,74. On lit au dos : « M. Gamelin, professeur (sic) de l'Accadémie (sic) des Beaux-Arts de Rome, Directeur de celle des Beaux-Arts de Montpellier, a fait ce dessein pour l'Exposition de l'année 1780 où il a reçu les éloges qu'il mérite ». Legs Bouisson - Musée Fabre, n° 895-7-88.

Offrande à Diane.

Dessin à la plume aquarellée. H. 0,25 L. 0,32. Signé Gamelin. Legs Bouisson, Musée Fabre, n° 895-7-87.

Alexandre et les captives.

Gouache. H. 0,60 L. 0,49.
Musée Fabre, n° 39-79.

Une Bataille.

Dessin rehaussé de blanc sur papier bleu. H. 0,50 L. 0,60.
Legs Fabre Musée Fabre, n° 837-1-197.

Un combat.

Dessin sur papier gris foncé. H. 0,40, L. 0,55.
Don du baron Lajard - Musée Fabre, n° 838-7-1.

Le départ de l'Hôtellerie.

Dessin sur papier gris foncé. H. 0,40 L. 0,55.
Don du baron Lajard - Musée Fabre, n° 838-7-2.

Le Déluge.

Dessin à la sépia et à l'aquarelle. H. 0,19 L. 0,25.
Legs Fabre - Musée Fabre, n° 837-1-1140.

Saint Louis s'embarquant à Aigues-Mortes.

Dessin au crayon noir. H. 0,49 L. 0,60. Signé et daté : Gamelin, 1788.
Etude pour les peintures des Pénitents de la Ville de Narbonne. Musée Fabre, n° 39-80.

Un combat.

Dessin au lavis.
Coll. part. Montpellier.

Une Bataille.

Gouache.
Coll. de Masclary, Montpellier. Cat. de la Vente, n° 135.

Personnage en bicorne. (Figure caricaturale, représentée deux fois).

Dessin lavé de Sépia.
Coll. part. Montpellier. — Passé en vente en 1951.

C. — GRAVURE.

Une Bataille.

Gamelin inv. et sc. 1791.
Se trouvait à Montpellier dans le Cabinet de M. d'Aigrefeuille, ancien Procureur Général.

